

ÉCRITURE FEMME ET LE RETOUR A L'ENFANCE POUR MIEUX SE DEFINIR :
le Baobab Fou de Ken Bugul

Rodah Sechele-Nthapelelang
University of Botswana
rodahsn@yahoo.fr

Résumé : L'identité des femmes a souvent été mise à mal, dans la réalité, et cela a transparu dans les arts aussi, car ils sont le reflet de la réalité. L'écriture-femme a eu pour mission de redresser l'image de la femme, de fournir une meilleure représentation de cette dernière par les femmes elles-mêmes. Au-delà d'une représentation de soi, l'écriture-femme a pour objectif une construction de l'identité : mourir en tant que personne vivante pour renaître en tant que texte. Saisir une identité non pas comme « mêmeté » mais dans sa labilité et faire de l'espace scripturaire un lieu identitaire.

Mots-clés : écriture – femme – transgression – identité – autofiction – labilité

Abstract : Women's identity has often been made difficult; which has been reflected in arts and literature. Beyond self-representation, woman's writing aims to build an identity: die as a living person for a rebirth as a text. Seize one's identity not as selfness, but in its instability, and make the writing place a identity place.

Keywords : women – writings – transgression – identity – autofiction - lability

*L'enfance est cette « spacieuse cathédrale »
où les femmes aiment à revenir, et à se re-
cueillir : là il leur semble retrouver leur vé-*

*ritable identité, comme dans une nostalgie
de leur intégrité originelle.*

Béatrice Didier

Introduction

Aujourd'hui plus que jamais les femmes s'écrivent pour donner une meilleure représentation d'elles-mêmes, de leur identité et d'assumer leur identité en tant que femmes sans pour autant se perdre dans un militantisme féministe qui nie la différence physiologique entre les hommes et les femmes. Une tendance se dessine dans ce qui est connu comme « l'écriture femme », à savoir l'évocation de leurs enfances comme si c'était un *topos*, un lieu inévitable sur lequel il faut revenir pour mieux se définir. Notre questionnement porte sur comment s'opère ce retour à l'enfance dans l'écriture des femmes africaines pour ainsi aborder la question du genre littéraire utilisé.

S'ensuivra la question de savoir le pourquoi de ce retour à l'enfance : serait-ce pour saisir la genèse de la personne ou bien au contraire, pour subvertir et aller au-delà de l'ordre préétabli ? Pour répondre à ces questionnements, nous nous proposons de faire une analyse du roman de Ken Bugul, *Le baobab fou*, pour appuyer nos arguments afin de comprendre la raison pour laquelle les femmes reviennent à leurs enfances et dans quelle mesure elles arrivent à se construire une identité. Cette approche devrait nous permettre d'aborder les questions du genre littéraire utilisé, comment s'opère ce retour à l'enfance et dans quel but ? Enfin nous procéderons à la question de l'identité pour montrer comment ce retour à l'enfance remplit la fonction de quête d'identité.

Ecriture femme et ambition génésiaque

En lisant des récits autobiographiques nous remarquons que la plupart évoquent l'enfance avec nostalgie, blâment l'enfance ; le héros ou l'héroïne fait un retour à son enfance comme si l'enfance était une réponse à tout. Force est de remarquer que les problématiques évoquées ont souvent leur genèse dans l'enfance et par conséquent cela donne l'impression que le retour à l'enfance servira à réhabiliter la situation. Il en est le cas de la problématique d'exil qui a souvent ses racines dans l'enfance. Dans le livre de Ken Bugul, Ken a été *exilée* depuis son enfance, depuis sa naissance elle a subi le premier des exils qui est la naissance comme l'exprime Ben Jelloun en ces termes : « Au commencement la séparation. Sortir du

ventre de la mère est le premier des exils ». Mais son calvaire l'a suivie durant son enfance jusqu'à l'âge adulte.

Dès sa naissance elle était séparée de sa mère ; laquelle est partie en laissant l'enfant sans explications et, par la suite, elle était ballotée d'une famille à l'autre parce qu'elle allait à l'école en ville puisque dans son village il n'y avait pas d'école. Ken évoque l'absence de sa mère durant cette période et les difficultés auxquelles elle a dû faire face sans sa maman et sans ce mentor naturel que doit être la mère. Faute de cet accompagnement, la fille s'est égarée petit à petit des siens et, finalement, la tradition.

Retrouver cet espace paisible qu'est l'enfance où la question de l'identité ne se pose pas, constitue un mouvement simple pour se retrouver. Reprendre son identité à partir de ce point de certitude pour ensuite le quitter car ne faisant plus partie de la contemporanéité, se façonner une continuité avec le présent, composant ainsi une identité qui a des fondements. L'enfance représente l'espace de liberté, qui n'est pas encore corrompu par la socialisation selon les sexes ou les couleurs de peau. Les enfants vivent sans a priori, sans préjugés les uns sur les autres. C'est en étant adulte, en se rendant compte de la perte de repères que l'on se pose la question de l'identité. Autrement dit, la perte de frontières, de repères oblige les sujets à se repenser. A l'instar de l'enfant, les identités sont en devenir, en construction et il faut faire un retour à l'enfance pour ainsi cerner les cadres de l'identité.

Le retour à l'enfance est aussi symbolisé par une figure emblématique du Sénégal ; à la fois symbole national et culturel – l'arbre du baobab, dont l'auteur souligne l'importance en le mettant comme iconographie sur la page de couverture ainsi que comme titre de son roman. Cet arbre, témoin de l'époque de la préhistoire de Ken, évolue avec le temps en figurant le parcours de Ken ; il devient en quelque sorte son double, d'autant plus que le baobab représente les fondements de la tradition sénégalaise. Le baobab reflète aussi l'autre visage de Ken; celui d'une fillette, née dans un village du Sénégal, qui finit par s'aliéner en absorbant des modes de vies étrangers. Reflet de Ken, le baobab vit les mêmes événements que l'héroïne, dont la folie, l'aliénation, symbole d'une mort mentale, sociale et culturelle au sein de sa communauté. Elle part chercher l'« Eldorado », mais garde toujours de fortes attaches avec son pays.

Le fait que le destin de Ken soit lié à celui de l'arbre marque son enracinement à ses origines, au sol africain de la même façon qu'un arbre est enraciné au sol. Le baobab a pour fonction de lui rappeler ses racines. Pour la plupart des écrivaines, la nature incarne un lieu exilatoire positif, un refuge, un ressourcement ainsi qu'un retour à l'enfance. C'est dans les écritures de l'enfance, récit ou fiction, que se lit, comme en écho, notre propre histoire. Le

topos de la nature comme lieu exilaire de régénérescence n'est pas sans rappeler la vision sublimée, magnifiée, des romantiques. Le baobab est en fait représentatif de tout ce qui se rapporte aux traditions et aussi au domaine végétal. La nature, vecteur de ressourcement, possède le pouvoir de reconforter. Ainsi Ken Bugul, après son avortement, dit : « C'était calme, c'était bon, c'était merveilleux. Et les odeurs de la forêt par ce froid qui vous donnait envie de rire, de jouer, de sauter comme un enfant. C'était dans la nature toujours qu'on redevenait enfant » (Bugaul, 1996: 64).

Le retour à l'enfance pour reconstruire une identité

Les écrivaines font de l'enfance le socle sur lequel se construit une identité. L'enfant impressionne du fait même qu'il est encore près des origines : « Nous attendons de lui qu'avec son regard neuf il réinvente le monde, mais aussi qu'il nous révèle des connaissances occultes que nous avons laissées se perdre » (Audiberti, 2003:24). En alignant notre propos à ce raisonnement, nous avançons à un argument qui portera sur le retour à l'enfance non pas pour seulement retrouver une identité mais surtout pour reconstruire cette dernière. Ce parcours de plongeon dans l'enfance demeure avant tout psychanalytique, donc initiatique. Nous prendrons appui sur le postulat de Simone Vierne quant au lien entre la psychanalyse et l'initiation.

En effet la psychanalyse peut se concevoir comme une forme moderne de l'initiation. L'homme qui subit une analyse est amené à descendre en lui-même, dans les ténèbres de l'inconscient, où il retrouve son enfance, et même, avec les analyses jungiennes, les grands mythes traditionnels des hommes, sous la conduite d'un guide. Ce retour, cette régression, est une sorte de mort initiatique, puisque conduite à bon terme, elle permet une renaissance: si la cure réussit, le malade est guérit, c'est-à-dire que l'homme est délivré des chaînes de sa précédente condition psychique. (Vierne, 1973: 35)

Ce retour psychanalytique sur soi, pose la question du genre littéraire utilisé dans ce questionnement de l'identité et dans cette (re)construction identitaire. Nombreuses sont des productions à caractère autobiographique de la part de femmes écrivaines : est-ce un mode littéraire ou peut-être un besoin éprouvé de nos jours où les identités sont en question ? Pierre Nora dans sa préface au premier volume des *Lieux de mémoire* expose les motifs des écritures de soi en ces termes:

Ce que nous cherchons dans l'accumulation des témoignages, des documents, des images, de tous les 'signes visibles de ce qui fut' (...) c'est notre différence, et 'dans le spectacle de cette différence l'éclat soudain d'une introuvable identité. Non pas une genèse, mais le déchiffrement de ce que nous sommes à la lumière de ce que nous ne sommes plus. (*apud* Augé, 1992: 37)

Les propos ci-dessus corroborent notre argument, à savoir que l'un des objectifs du retour à l'enfance est de comprendre son identité, et ceci en comparant et contrastant la vie antérieure à la vie actuelle pour voir le cheminement de cette même vie. Des études précédentes sur l'écriture-femme ont démontré que les femmes tiennent un langage du corps, écrivent le corps dans le texte : la meilleure façon de parler du ressenti : « parler de soi pour parler des autres et aux autres ». Encore comme l'exprime Jean-Philippe Miraux :

Une fois encore, la problématique de l'autobiographie nous ramène à la question fondamentale de la littérature : parlant de soi, on parle aux autres, puis à l'Autre dont on fait partie ; ce faisant, on adopte la démarche incontournable du retrait et du détour. La plongée intérieure devient amour des autres, et l'écriture en est l'instrument. (Miraux, 2002:106)

L'identité en question n'est pas seulement une identité individuelle, mais une identité de la communauté entière. C'est dans cette optique que le genre littéraire est un compromis entre l'autobiographie et la fiction pour pouvoir sortir de soi en allant vers les autres. Alors qu'évoquer l'enfance dans la plupart des écrits équivaut à l'innocence ou la candeur, dans les récits en l'occurrence, l'enfance va au-delà de l'innocence pour renouer avec des connaissances fondamentales pour une meilleure connaissance de soi et une meilleure représentation de soi. L'enfant impressionne par le fait qu'il est encore près des origines : « Nous attendons de lui qu'avec son regard neuf il réinvente le monde, mais aussi qu'il nous révèle des connaissances occultes que nous avons laissées se perdre ». (Audiberti. 2003: 24).

L'enfance s'inscrit dans un espace-temps délimité. Saisir la genèse de soi par l'enfance équivaut à se représenter une stabilité. L'une des constantes relevées chez les femmes écrivaines c'est le retour ou l'évocation de leurs enfances. Le lecteur se posera la question de savoir pourquoi y reviennent-elles plus que les hommes? Pour répondre à cette question Béatrice Didier écrit : « L'enfance est cette 'spacieuse cathédrale' où les femmes aiment à revenir, et à se recueillir : là il leur semble retrouver leur véritable identité, comme dans une nostalgie de leur intégrité originelle ». (Didier, 1981 [1999]: 25).

Ce retour à l'enfance plonge les auteurs dans un passé africain avec ses cultures et civilisations et, par conséquent, dans un système de valeurs qui a baigné leur enfance : ils renouent avec une continuité significative. En renouant avec cette continuité, les auteurs meurent et naissent en même temps par le biais de la même écriture : celle de leur vie. Ainsi en exprimant cette idée Louis Marin écrit :

En un sens, donner à une existence le statut écrit d'un texte revient à l'abandonner aux lecteurs de ce texte ; ainsi pour le « je » qui écrit le texte de sa vie, la fin de cette écriture est un commencement car le « je » récupère alors sa propre existence, sa propre vie. Pour le dire métaphoriquement – mais est-ce réellement une métaphore ? – lorsque je nais en tant que texte, je meurs en tant que personne vivante, et lorsque je meurs en tant que texte, je nais à la vie (Marin, 1999: 64).

Bien que le retour à l'enfance soit compris comme une façon de se retrouver, nous pouvons aussi interpréter le retour à l'enfance d'une autre façon : comme transgression. Transgression par les femmes pour reprendre leur vie au moment où on leur interdisait de faire ceci ou cela, et où la société leur dictait la conduite d' « une femme, une vraie femme ». L'objectif de cette transgression demeure la quête d'identité.

Le retour à l'enfance pour mieux transgresser

La transgression se définit comme un acte qui contrevient à la loi, donc contraire à ce qui est prescrit. Ainsi nous pouvons nous demander si le retour à l'enfance pour mieux transgresser permet de créer une nouvelle définition de la femme, de se créer une nouvelle identité ? En effet, la transgression a souvent un côté ostentatoire : on transgresse aussi pour se faire remarquer, on enfreint une loi pour être vu et identifié comme un élément réfractaire, voire rebelle ou dissident ; pour se situer par rapport à un système de valeurs et par rapport à une éthique, un ensemble de règles de comportement. En psychologie, chez l'enfant et chez l'adolescent, la tendance à la transgression des règles correspond à un stade important de formation de la personnalité et de développement intellectuel. Elle peut également être une manière, en particulier pour l'enfant, de tester les limites de ce qui est permis, de ce qui est possible.

Nombre d'études réalisées sur la trilogie de Ken Bugul se fondent sur l'hypothèse de l'absence de la mère comme ordonnant le goût de l'interdit de la narratrice. La séparation

prématurée d'avec la mère a vraiment constitué une faille qui semble irréversible dans sa vie et elle n'aura de cesse, tout le long de son douloureux cheminement, de la combler. Partant de l'opinion de certains pédopsychiatres qui pensent que la relation de l'enfant à la mère détermine la vie sexuelle de tout individu, on peut croire que la vacuité, née de ce que la narratrice appréhende comme un abandon, un manque d'affection de la mère, est l'un des motifs de cette orientation sexuelle, ou plutôt cette transgression sexuelle.

En effet, cette rupture va déterminer tout le vécu de la narratrice, puisqu'elle sera ballotée, dès cet instant, dans différents foyers où, très souvent, elle a du mal à trouver ses marques d'autant plus qu'elle subira des expériences traumatiques. Ces dernières vont générer très tôt chez la narratrice le désir de l'interdit qui s'affirmera lors de son séjour en Europe. Pour l'exemple, on peut relever la première pratique en matière lesbienne qu'elle évoque alors qu'elle avait à peine douze ans et que son corps n'était pas encore éveillé à la sexualité. Sa compagne de lit chez une tante, où elle était hébergée, l'obligeait alors à subir ses attouchements.

Cette expérience, elle la vivra dans une sorte de complicité passive. Elle n'en parle que subrepticement, usant de la technique de l'escamotage se refusant à s'attarder sur un fait qui raviverait la rancune à l'endroit de la mère qu'elle tient, à certains égards, pour responsable de ce qui lui arrive : « La fille avec qui je dormais n'allait pas à l'école et ne me laissait pas longtemps vagabonder en imagination. Elle m'écartait les jambes et se frottait sur moi » (Bugul, 1996: 135).

Le manque affectif durant l'enfance comme facteur d'aliénation chez Ken Bugul

L'idée de la rupture est communiquée par Ken Bugul à son héroïne Ken qui voit sa mère partir un jour, un matin sans lui donner d'explications. Pour cette héroïne, le départ de la mère laisse une béance et fragilise l'enfant dans le sens où l'enfant devient un laissé-pour-compte et doit faire ses choix seule. Au-delà, ce vide affectif créé chez l'enfant s'installe une envie exilatoire, de remplacer la figure de la mère par une autre figure. Cette figure de substitution est modelée par l'imaginaire de l'enfant, et au fur et à mesure des années, l'enfant nourrit cette idée de trouver l'affection ailleurs et c'est en ces termes que lorsque Ken part pour la Belgique elle dit : « J'avais fermé les yeux pour mieux *imager* mon labyrinthe antérieur à travers les dédales d'un monde connu seulement par désespoir, par vide affectif et par manque de forêt sacrée » (*idem*: 38). Le cas de Ken se décline selon ces termes, et elle se représente son exil comme relevant du manque affectif depuis l'enfance.

J'avais une famille sans structures réelles. J'étais née trois jours avant le départ du frère. La première fois que je le vis j'avais dix-sept ans. La communication dont on pouvait tirer la conscience de l'instinct ne s'établissait que par références anodines. Alors le rêve commençait, imbibé d'irréel. Mais aussi et surtout, le colonialisme, qui avait créé la distorsion des esprits pour engendrer la race des sans repères. Le colonialisme avait fait de la plupart de nous des illogiques. (*idem*: 85)

Pour Ken Bugul, le départ de la mère prend une signification hyperonymique pour inclure l'absence de guide social et moral. La mère ici prend la polyvalence de la Protection : la Matrice, la Nourricière, la Protection et surtout le Mentor. Or, depuis son enfance, l'enfant était dépourvu de tout cela hormis la mère nourricière qu'elle retrouvait chez tous les membres de la famille. La mise à l'écart de l'enfant commence au niveau même de la famille. Le mutisme qui régnait dans la famille n'insérait pas l'enfant dans le cercle familial mais la rejetait davantage. Ce qui hante l'enfant, c'est surtout cette absence : à la fois du guide et aussi l'absence de communication avec l'enfant.

Attardons-nous un instant sur la communication, ce qu'elle implique dans une société et surtout ce que son manque impliquerait. La communication est un échange verbal, scriptural ou à travers d'autres signes pour faire un pas vers l'Autre, pour le comprendre et se faire comprendre par cette autre personne. Les synonymes de communiquer sont : « transmettre, donner, publier, échanger, passer », tous avec le même sème de transmission. La communication sert donc de transmission entre deux parties.

Dans une société, la communication revêt la fonction de souder la société car les informations sont transmises et tout le monde se trouve au même niveau. La culture passe par ce partage qu'est la communication, son expression est rendue publique et l'apprentissage de la culture est transmis à travers la communication. L'identité dans le sens de « mêmeté », le sens d'appartenir à un groupe se forge à travers la communication jusqu'à parler le même langage, la même langue.

Or, ce qui caractérise cette enfant, Ken c'est le silence avec ceux qu'elle considérait comme les siens. Ce silence nie la culture à l'enfant, nie l'appartenance à l'enfant, car elle ne peut pas s'identifier avec ces gens-là. Elle ne connaît rien de leur culture, de leurs traditions, ni de leur langue. Ses rapports au village sont caractérisés par un silence pesant, voire une distance par rapport aux parents : distance physique et aussi psychologico-sociale.

En début d'hiver, je reçus une lettre m'annonçant la mort du père. J'avais pleuré la perte d'un homme extraordinaire, mais pas celle d'un père. Je n'avais jamais éprouvé de sentiment de fille à père avec cet homme généreux, bon intelligent, disponible. [...] Ce qui m'avait fait pleurer, c'était le fait qu'on me disait orpheline de père, moi qui n'avais jamais eu le sentiment d'avoir un père. Perdre un père que je n'avais jamais eu. (*idem*: 91s.)

Ce franc-parler par l'héroïne traduit une attitude subversive quant à la question des rapports parent-enfant : Ken avait bien un père, elle a vécu avec lui, mais la distance dans les rapports ont fait que l'enfant a manqué de guide social, culturel et spirituel. La transgression de ces propos se place même au niveau de l'utilisation de la langue. Au lieu de l'adjectif possessif « mon », Ken utilise l'article défini, ce qui marque la distance qui caractérise le rapport avec ce parent. Ou encore : « La mort du père confirmait les répercussions du départ de la mère, l'enfance non vécue, le rêve bafoué, l'école française dans laquelle je fouillais en vain, la nécessité de racines pareilles à toutes ces veines qui reliaient l'enfant à la mère, ce cordon ombilical important » (*idem*: 96).

En écrivant sa vie, en se plongeant dans son enfance et en transgressant les règles et normes de la société, Ken Bugul, à travers son personnage, Ken, se crée des racines pour ensuite braver le monde - l'inconnu, et faire de cet inconnu une partie d'elle-même. L'invention de soi suppose la capacité du moi à se fragmenter car l'auteur choisit une partie de sa vie qui va lui servir à s'inventer tel qu'il le souhaite, voire à se dissoudre, pour laisser « briller » le Soi dans ses interstices. La littérature femme africaine actuelle n'a pas pour projet identitaire de trouver une unité à l'identité, une « mêmeté », voire une harmonie de celle-ci, mais plutôt de saisir les positions du sujet, les positions identitaires. Le motif ne semble pas être une obsession de définir les identités pour les réunir. Il semble néanmoins que l'objectif est de rendre compte de leur labilité. Les propos suivants de Ken Bugul, *alias* Mariétou Mbaye, lors d'un entretien corroborent cet argument :

A sa mort [celle du Serigne], je suis allée en ville et j'ai trouvé du travail au bout de trois jours. Car j'étais bien. J'étais redevenue moi-même. Maintenant, je fonctionne en tant qu'individu. J'ai laissé derrière moi l'être arlequin, découpé en mille morceaux que j'étais au profit de l'être humain intégral que je suis devenue. Cela m'a permis de savoir que j'appartenais au monde. Je suis comme un arbre dont les racines sont en Afrique et dont les feuilles s'étendent sur l'univers. J'avais besoin de cela : je suis un être préoccupé, bouleversé par la vie. La rencontre avec le marabout et toutes ces femmes m'a fait un énorme bien. C'était une expérience absolument extraordinaire. (Mendy-Ogunu, 1999)

Pour conclure, soulignons que les femmes africaines s'écrivent encore aujourd'hui, évoquant leur enfance à la fois comme cure thérapeutique pour se retrouver. Mais elles s'écrivent aussi pour se reconstruire et cette reconstruction est véhiculée par l'écriture à caractère autobiographique pour mieux se représenter et représenter les autres.

Pour se reconstruire il est inévitable de passer par la transgression et défaire l'ordre préétabli. Le retour à l'enfance sert aussi à mieux transgresser, car l'enfance est le lieu de toutes les transgressions. L'identité qui ressort est donc une position identitaire: une identité en mouvance. Dans cette construction et représentation identitaires, on peut se poser la question de savoir comment cette construction aide à construire aussi une masculinité positive.

Références bibliographiques

- AUDIBERTI, Marie-Louise (2003). *Ecrire l'enfance: douce ou amère, éclairée par la littérature*. Paris: Autrement.
- AUGE, Marc(1992). *Non-lieux : Introduction à une Anthropologie de la surmodernité*. Paris: Seuil.
- BUGUL, Ken (1996). *Le baobab fou*. Dakar: Les Nouvelles Editions Africaines.
- CHEMAIN- DEGRANGE, Arlette (1980). *Émancipation féminine et roman africain*. Dakar: Les Nouvelles Editions Africaines.
- DIDIER, Béatrice(1996). *L'Écriture femme*. Paris: PUF.
- LEJEUNE, Philippe (1996). *Le pacte autobiographique*. Paris: Seuil.
- MARIN, Louis(1999). *L'Écriture de Soi*. Paris: PUF.
- MATHIEU, Martine (1994). *Littératures autobiographiques de la Francophonie*. Actes du colloque de Bordeaux 21, 22 et 23 mai 1994. Paris: L'Harmattan/C. E. L. F. A.
- MIRAUX, Jean-Philippe (2002). *L'Autobiographie : écriture de soi et sincérité*. Paris: Nathan.
- VIERNE, Simone(1973). *Rite, roman, initiation*. Grenoble: Presses Universitaires de Grenoble.